

Initiatives ministérielles

En 1983, en neuf mois, le refuge d'Edmonton a accueilli près de 200 jeunes de 14 à 16 ans. L'année dernière, le nombre a grimpé d'environ 15 p. 100 et plus de 200 jeunes ont reçu de l'aide au refuge. Nous avons demandé aux responsables de ce refuge pourquoi les jeunes s'adressent à eux et quel est leur taux de réussite.

• (1540)

Si nous adoptons une approche préventive à l'égard de la violence dans nos collectivités, il me semble qu'il serait plus logique d'intervenir en appuyant des organismes comme ce refuge pour jeunes afin que les enfants, ou plutôt des jeunes de 13 ans qu'on ne peut certainement pas appeler des enfants, puissent disposer d'un lieu où ils pourront se réfugier et où on les accueillera sans poser de questions. Lorsqu'ils frappent à cette porte, ils n'ont pas à se justifier en demandant d'entrer parce qu'ils ont fait ceci ou cela. Ils n'ont qu'à se rendre au refuge. Une fois sur place, ils doivent respecter les règles, mais ils sont accueillis, nourris, logés, ils reçoivent de l'attention et de l'affection et les intervenants tentent dans la mesure du possible de réunir ces jeunes et leurs familles.

Entre parents et enfants, les conflits atteignent parfois l'état de crise et le point de non retour. On échange des paroles et parfois même des coups. Un geste entraîne un autre et l'enfant quitte la maison. Même s'ils ont tort, les jeunes croient souvent qu'ils ne peuvent pas retourner chez eux parce qu'ils n'y sont plus les bienvenus.

Dans bien des cas, il suffit d'une période de décompression. Les jeunes ont besoin de réfléchir et les parents, de parler à des gens ayant une certaine expérience en la matière. Les parents ont toujours l'impression d'être les premiers à vivre certains événements, mais j'ai appris, durant ma courte association avec le Refuge pour jeunes et ma longue expérience dans le cadre des programmes pour jeunes du club Rotary, que la situation n'est jamais nouvelle, que quelqu'un d'autre l'a toujours vécue avant nous et que nous sommes toujours nombreux dans le même bain.

Il faut quelqu'un qui ait les qualifications voulues, un peu de compassion et la motivation nécessaire pour servir d'intermédiaire entre les parents et l'enfant afin de le ramener, si possible, dans sa famille où on prendra soin de lui. Malheureusement, nous savons que cela n'est pas toujours possible. Il arrive que la seule chance de salut pour un jeune soit de quitter sa famille pour échapper aux mauvais traitements.

Notre société y gagnerait beaucoup si nous faisons en sorte que ces jeunes, qui ne peuvent retourner chez eux, aient un endroit où se réfugier et où se sentir en sécurité. Nous leur éviterions la prison et ils finiraient par devenir des membres productifs de la société.

Ayant eu l'occasion de participer au débat d'aujourd'hui, je tiens à souligner que je reconnais que nous tous, hommes et femmes, avons un rôle à jouer pour prévenir la violence faite aux femmes, si courante dans notre société, ou pour améliorer la situation d'une façon ou d'une autre. Je pense également que nous devons envisager le problème sous l'angle plus large de la violence dans la société en général et, plus particulièrement, de la violence passive que représente la négligence, de même que les sévices dont souffrent les enfants dans leur famille.

[Français]

Le vice-président: Tout à l'heure, j'ai indiqué que j'allais donner la parole au député de Matapédia—Matane. Comme le ministre de la Justice n'est pas venu pour parler à ce moment, je cède donc la parole au député de Matapédia—Matane.

M. René Canuel (Matapédia—Matane, BQ): Monsieur le Président, il est sûr qu'il faut se souvenir. J'étais chez moi lorsque j'ai appris la tragédie de Polytechnique, et même après cinq ans, c'est presque aussi cruel.

J'ai enseigné toute ma vie au secondaire, dans un milieu rural.

• (1545)

Même dans une école polyvalente de 1 200 étudiants et étudiantes, il y avait passablement de violence, tellement, que certains enfants entre eux se persécutaient d'une façon, je dirais, presque tragique.

Au début de ma carrière, il y avait également de la violence sauf qu'elle était plus sporadique. À la fin de ma carrière dans l'enseignement, c'était presque journallement.

Tantôt, on a parlé de violence verbale et la violence verbale existe énormément chez les jeunes. C'est beau de la décrire cette violence-là. Bien sûr, quand on parle de violence, il n'est plus question de parti, il n'y a que des victimes et quand on pense aux victimes, on oublie évidemment les mesquineries.

Je voudrais poser une question à cette Chambre: Comment se fait-il qu'il y ait autant de violence? Quand un jeune n'est pas aimé, il ne s'aime pas. Et un jeune qui ne s'aime pas, il devient violent. Il éprouve une violence terrible qu'il va manifester de différentes façons.

Comment va-t-il manifester cette violence? Par des coups, par des paroles dures, par des outrages. On dit que la violence appelle la violence. On va former des gangs: trois contre trois, quatre contre quatre, etc. À ce moment-là, ça devient des gangs. Ces gangs continuent et s'alimentent très souvent de drogues, vont chercher des armes et cela n'a presque plus de limite.

Comment faire pour enrayer cela? Je crois qu'il y a différents moyens. En allant chercher des causes, en découvrant des causes, il faudra arriver aux moyens. Un moyen qui nous paraît excellent c'est la prévention. Dans plusieurs écoles, on a fait beaucoup plus de prévention que dans d'autres. Dans celles où on a fait beaucoup de prévention, le taux de violence a diminué considérablement.

Je m'aperçois également que dans les milieux où la pauvreté et le chômage sont plus fréquents on s'aperçoit que les crimes également deviennent plus nombreux et plus fréquents.

Que de jeunes étudiantes se fassent assassiner, c'est tragique, mais que deux jeunes fassent un pacte de suicide, c'est également tragique. J'ai vécu cela dans mon comté il y a deux ans, deux jeunes se sont suicidés. Quand on regarde ces jeunes-là intelligents, en santé, on se dit: Comment se fait-il qu'ils en soient arrivés à ne plus aimer la vie? Comment se fait-il qu'ils aient voulu se délivrer de leur propre vie? Il faut chercher la cause, il faut s'interroger. Une question me vient à l'esprit: Est-ce qu'on peut arriver à 16 ans, 17 ans, 20 ans à penser au suicide? Il y a beaucoup de mes élèves qui se sont suicidés et chaque fois me je disais: il y a une cause. Il y a une raison, parce que, on le sait très bien, ceux qui ont approché un peu plus la mort s'accrochent à la vie.